

"Tu ne calculeras pas!" - ou comment symétriser le don et le capital

1997 Michel Callon et Bruno Latour, CSI, ENSMP, Paris

chapitre d'un livre collectif dirigé par Alain Caillé

Le capitalisme aujourd'hui, La Découverte, MAUSS n°9

"A l'ahurissement des esprits réfléchis, une richesse inouïe se trouvait être inséparable d'une pauvreté inouïe. Les savants proclamaient à l'unisson que l'on avait découvert une science qui ne laissait pas le moindre doute sur les lois qui gouvernaient le monde des hommes. Ce fut sous l'autorité de ces lois que la compassion fut ôtée des coeurs et qu'une détermination stoïque à renoncer à la solidarité humaine au nom du plus grand bonheur du plus grand nombre acquit la dignité d'une religion séculière." (p.144) Karl Polanyi, La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps, Gallimard, Paris, (1983 [1945]).

Maintenant que le capitalisme semble avoir triomphé, il devient peut-être possible de l'étudier pour lui-même sans lui ajouter des monstruosité qu'il ne possède pas, sans lui prêter des vertus qu'il n'a jamais eues et, surtout, sans croire que des lois inflexibles guident son développement. Pour parodier un mot de Marx, on pourrait dire que "les philosophes (ou les économistes) n'ont fait jusqu'ici que transformer le monde, il s'agit maintenant de le comprendre". Notre chapitre voudrait rouvrir des questions fort classiques à partir d'une hypothèse simple: aussi paradoxal que cela puisse apparaître au premier abord, l'impératif catégorique "tu ne calculeras pas!" s'applique à toutes les formes de mobilisation des biens et des gens. Cette conséquence imprévue de l'étude anthropologique des instruments scientifiques étendue à tous les "valorimètres", nous permettra de reformuler le débat entre libéralisme et anti-utilitarisme, d'évaluer autrement le rôle performatif des sciences économiques et sociales, enfin de réutiliser l'anthropologie symétrique pour établir d'autres règles de conduite vis à vis de ce monstre à mille bras que l'on appelle un peu vite "le marché mondial".

Une forme parmi d'autres d'organisation des marchés

Posons d'emblée quelques définitions afin de nous orienter par la suite et de limiter notre propos. Nous définirons ici le capitalisme comme une forme parmi d'autres d'organisation des marchés. Cette définition nous permet, suivant en cela une tradition bien établie depuis Karl Marx, Karl Polanyi et Fernand Braudel, de ne pas identifier capitalisme et marché, sans pour autant nous interdire de penser leurs relations. Qu'est-ce en effet qu'un marché? Les réponses à cette question sont multiples, mais la définition qu'en donne Guesnerie nous semble bien adaptée à notre argument. Selon lui un marché est un dispositif de coordination dans lequel: a) les agents poursuivent des fins intéressées et procèdent pour les atteindre à un calcul économique qui peut être assimilé à une opération d'optimisation et/ou de maximisation; b) les intérêts des agents sont généralement divergents, ce qui les amènent à s'engager dans c)

des transactions qui dénouent le conflit en faisant apparaître un prix. Par conséquent, et nous reprenons les termes de R. Guesnerie, "un marché confronte des acheteurs et des vendeurs, et les prix qui dénouent cette confrontation sont la donnée, mais aussi, d'une certaine manière, la résultante du calcul économique des agents" (p.18). Cette définition a le mérite d'insister sur l'essentiel: la décentralisation des décisions, la mise en scène d'agents calculateurs, des conflits d'intérêt qui se résolvent dans des transactions établissant une équivalence mesurée par des prix. Le point qu'il importe de garder en mémoire, c'est que les agents entrent et ressortent de l'échange comme des étrangers. Une fois la transaction conclue, les agents sont quittes: ils s'arrachent un instant à l'anonymat pour y replonger bien vite.

Cette définition nous permet également d'opérer une distinction entre marché et économie de marché. Dans une économie de marché, les marchés au pluriel jouent un rôle central, ce qui suppose notamment le déploiement de droits de propriété, qui constituent à la fois des dispositifs d'incitation et une garantie contre la spoliation, ainsi que l'existence d'une monnaie tendant à se constituer, malgré toutes les forces contraires, en équivalent universel.

Enfin, l'économie de marché comme programme, jamais achevé, de formalisation, d'interconnexions, d'agrégation, de coordination de marchés épars et locaux, nous amène à la notion de capitalisme. Si nous étions guidés par un souci de réalisme et par la volonté d'aboutir à une classification raisonnée, il nous faudrait parler de capitalismes au pluriel comme on parle de marchés au pluriel. Ce qui nous autorise à utiliser le singulier pour décrire un phénomène par évidence multiforme et qui échappe à toute définition, c'est que les capitalismes ont en commun de porter le marché à son comble. Dans ce chapitre, nous appellerons donc, "capitalisme" cet effort violent, continu, inlassable, pour définir, formater, rassembler, unifier, étendre, une sphère autonome, l'"économie de marché", qui aurait ses propres lois, sa propre histoire, sa propre essence et qui porterait ce nom "le capitalisme", agent unique, terminal de toute histoire possible. La source de ce mouvement sans fin se trouve dans la construction inlassable de centres de profit qui creusent en permanence une dissymétrie entre des agents économiques en lutte pour accroître leurs capacités de calcul et de spéculation dans le but d'intégrer et de préformer les capacités des autres agents. Le capitalisme n'est donc ni un être de raison ni un phénomène observable directement; il n'est ni une construction théorique qui à coup de concepts et d'abstractions successives découvrirait une réalité cachée, ni une évidence qui se dévoilerait à l'observateur avisé. Il est les deux à la fois: il est la théorie de sa propre pratique et la pratique de sa propre théorie, le formatage de son propre formatage. Comme on va le voir au cours de ce chapitre, le capitalisme engage un phénomène de croyance et de fascination qui explique une grande partie de ses effets et contre lequel il va nous falloir lutter par un effort contraire d'anthropologisation.

Discipline, formatage, performance de l'économie

Mais que veut dire formatage? Toute la difficulté de notre argument vient de ce que nous souhaitons donner un sens extrêmement fort à ce terme, afin de désigner un travail qui se situerait à la fois dans les représentations, dans les appareils institutionnels, dans les calculs des agents économiques. Que l'on parle de marché au singulier, d'économies de marché ou encore de capitalismes, on désigne par là des types d'économie peuplées d'agents calculateurs et optimisateurs. Se pose alors la question générale de l'émergence de ces agents puisque d'un type à l'autre ne changent que la distribution, la concentration et l'étendue des agences

calculatrices. Le terme de formatage nous permet d'éviter deux écueils: la naturalisation des catégories économiques d'une part, leur socialisation d'autre part comme si ces catégories dissimulaient une réalité sociale plus complexe. Le mot de formatage désigne une performance efficace et toujours à reprendre des catégories économiques qui sont donc bien réelles mais à condition d'être constamment tenues par d'autres dispositifs qui ne les dissimulent pas mais, au contraire, les réalisent.

L'histoire sociale des sciences sociales a fait le même argument sur beaucoup d'autres de ces disciplines et il ne s'agit en rien d'une découverte. Nous savons bien, depuis Michel Foucault, que le sexe ne ressemble pas à une force irréprouvable qui s'opposerait au discours, mais que le sexe provient de ce que le discours, par une enquête incessante et obsessionnelle, finit par élaborer comme une pulsion dangereuse dont il faut indéfiniment parler. Nous savons bien, depuis Pierre Nora et ses élèves, que l'histoire de France a des rapports complexes avec ce qui s'est passé dans l'Hexagone, et que l'histoire-discipline pétrit incessamment les représentations, les décisions, les actions de l'histoire comme chose. Nous savons bien, en particulier par les travaux du groupe Hérodote ou par ceux de la revue Espace-temps, que la géographie, loin d'être le "cadre" où se rangeraient des événements ostensibles, performe activement la scène où se jouera l'histoire –à commencer bien sûr par le fameux Hexagone lui-même incessamment peint, dessiné, relevé, affiché. Nous savons bien, quoique d'un savoir moins assuré, quelles relations incertaines la sociologie comme discipline entretient depuis Auguste Comte, avec le monde que l'on n'ose appeler "social". La société comme chose a peu à voir, on s'en doute, avec le monde social conçu par la sociologie, mais celle-ci, par mille canaux, performe activement ce que c'est que le monde social et de quoi il se compose et comment on pourrait le réformer. Dans toutes ces disciplines la visée graphique, pratique, transformatrice, performatrice, et même la visée émancipatrice, révolutionnaire l'a toujours emporté sur la "simple description". En cela, d'ailleurs, les sciences sociales n'ont fait qu'imiter les sciences exactes, leurs soeurs aînées, beaucoup plus fortes encore dans la performance, au laboratoire, des scènes expérimentales et dans la fabrication méticuleuse des faits -mais cela est une autre histoire dans laquelle nous n'avons pas à entrer ici.

Mais pour tirer profit des notions de discipline, de formatage, et de performance dans le cas de l'économie, il convient de ne pas réifier le "capitalisme" en confondant ce dernier avec ce qui se passe entre les humains et les choses lorsque les uns et les autres se mettent en mouvement. Des multitudes de biens passent de mains en main, sortent du néant, retournent au néant; des multitudes humaines s'animent, s'agitent, s'usent, s'enrichissent, s'appauvrissent, se déplacent. Cette mobilisation générale des choses et des gens ne peut être sommée, bien évidemment, par le concept de capitalisme lequel réfère, comme nous l'avons dit, à un formatage des marchés et non pas à ce qui se passerait, en quelque sorte, "sous" ce formatage. Autrement dit, nous ne savons pas du tout ce qui se passe dans cette mobilisation multiforme qui fait tourner des humains autour de biens qui les animent et les transforment, et qui fait tourner des biens autour des humains qui les animent et les transforment. Et en particulier nous ne savons pas si l'origine de ce mouvement permanent est à chercher dans des agents calculateurs ou généreux. Cette mobilisation, cette emprise des choses et des gens, constitue non pas l'objet bien connu du monde social, mais sa terra incognita, sa réserve, nous reviendrons à la fin sur ce point.

Mais il existe, dira-t-on, une science économique qui a justement pour objet, à travers mille disputes de méthodes, de "décrire" aussi complètement que possible cette mobilisation, de la "prévoir" et de la "calculer". On pourrait donc dire que cette terra incognita a déjà été

complètement repérée, relevée, cartographiée par l'économie comme discipline. Cette dernière n'a-t-elle pas permis, à force de coupures épistémologiques, d'abstractions successives, de rendre visible ce qui était caché, de faire apparaître le ressort ultime, l'omniprésence du calcul sous les comportements faussement désintéressés? Par conséquent, ne pas reconnaître le travail propre et plus que centenaire de la discipline économique, serait une absurdité que même des sociologues ne sauraient se permettre. Oui, mais nous sommes des sociologues des sciences, et c'est précisément le gigantesque travail propre et respectable des disciplines économiques qu'il nous faut reconnaître et évaluer. Ce chapitre n'a pas d'autre but que de tirer les conséquences pratiques et politiques de ce petit changement d'angle: prendre la science économique dans les rôles de la sociologie des sciences sociales, considérer avec sérieux les effets qu'elle produit au lieu de la tenir pour une simple description, aussi théorique soit-elle, d'une réalité qui lui échappe.

On ne tire jamais la conséquence de ces faits bien connus parce que l'on s'imagine à tort que l'économie et elle seule échapperait à ce destin performatif. Bien plus, de nombreux esprits et des plus éminents, se servent de l'économie comme chose pour expliquer le développement ou le sous-développement des autres sciences sociales. Ils en font le "contexte" indiscutable "à l'intérieur" duquel se situerait le reste et multiplient les métaphores économiques pour expliquer le développement de l'histoire, de la géographie, de la sociologie. D'autres esprits, également éminents et souvent représentés dans cette revue, se battent courageusement contre ces métaphores et, sous le nom d'anti-utilitarisme, s'efforcent de sauver une humanité qui aurait d'autres motivations et d'autres ressorts. Ces efforts opposés pour accroître ou ralentir l'économisation des rapports historiques et sociaux oublient le travail de formatage propre à l'économie comme discipline, travail sans lequel la notion de capital –réel ou symbolique– resterait sans aucun effet.

Nous appellerons économie-discipline l'ensemble des activités qui concourent à la production d'agents calculateurs. La science économique la plus théorique travaille à plein temps à cette entreprise de formatage, car son travail est beaucoup plus pratique, réaliste, effectif qu'elle ne le pense elle-même. De la mobilisation des biens et des personnes, elle extrait de quoi faire des échanges calculable et c'est cette série d'opérations que nous appelons formatage. L'économie-discipline prélève dans les situations de quoi faire du calcul, de quoi produire des agents économiques calculateurs engagés dans une activité d'échange. L'économie comme discipline ne décrit pas de l'extérieur et plus ou moins fidèlement une chose objective, l'économie, qui existerait en dehors d'elle. Elle performe activement cette chose qui n'existait pas avant elle et qui n'existerait pas sans elle. Loin d'être l'objet d'une définition ostensive, l'économie-chose (economy) est le résultat performatif de l'économie-discipline (economics). La première découle en quelque sorte de la seconde, aussi paradoxal que cela puisse paraître à première vue. Les économistes pétrissent incessamment quelque chose qui n'est pas du tout économique pour en extraire par filtration, purification, imposition quelque chose qui ressemble à de la calculabilité, à de la gouvernementalité, à de l'organisation des marchés. Ce n'est pas pour rien qu'on parle de discipline.

Comment limiter les débordements de l'échange?

Pour évaluer la contribution essentielle de l'économie-discipline, il faut revenir à ce qui fait l'originalité de cette forme d'organisation: la présence d'agents capables de calculer leurs

intérêts, qui s'engagent dans des transactions limitées dans le temps et dans l'espace, et qui finissent par aboutir à un compromis satisfaisant pour les parties impliquées.

Ce formatage élémentaire de deux volontés calculatrices poursuivant leurs propres fins et étrangères l'une à l'autre suppose d'importants investissements. Un agent pour entrer dans une activité de computation doit établir une liste des états du monde futurs, hiérarchiser ces différents états du monde, identifier et décrire les actions qui permettent, avec une certaine probabilité, de produire chacun d'entre eux. Comme l'ont montré plusieurs études exemplaires, l'agent, qu'il se situe du côté de l'offre ou de la demande, ne peut réaliser toutes ces opérations –en un mot devenir calculateur– que s'il est équipé. Une firme sans comptabilité en partie double, sans reporting, sans tableaux de bord ni contrôle de gestion, sans enquêtes de marché, sans mesureurs de qualité, se retire toute possibilité de saisir les cours d'action possibles, d'anticiper leurs conséquences et de se doter de préférences. De même pour le consommateur qui, privé des dispositifs de classement, de calibrage, de comparaison et de qualification des produits qui lui sont proposés, ne peut se décider qu'à l'aveugle. De même pour l'Etat qui sans la compatibilité nationale, les enquêtes auprès des professionnels, les indices des prix, les suivis scrupuleux des différents catégories, elles-mêmes dûment définies et mesurées, de masses monétaires, ne peut qu'être condamné à l'impuissance et à la paralysie.

Le mot de calcul ne doit pas être pris métaphoriquement, comme s'il existait de toute éternité, dans la tête des agents une sorte de "calcul mental" qui trouverait seulement à "s'appliquer", à se "matérialiser", à se "concrétiser" dans les calculs réels, sur papier, sur livre comptable. Tous les travaux historiques faits autour de la comptabilité montrent au contraire qu'il faut prendre le calcul au sens matériel de ce qui se fait sur une table à propos de chiffres avec des instruments graphiques dans ce quasi-laboratoire du comptable afin de convaincre des partenaires. Il en est de la métrologie du calcul économique comme de la métrologie du mètre ou du kilo: avant la mise en place des étalons et de l'intercomparaison méticuleuse de leurs répliques, on ne peut pas prendre de mesure du tout. Tous les instruments de mesure, de ce point de vue, sont des mesures mesurantes et non pas des mesures mesurées, ce résultat déjà ancien de l'histoire des sciences exactes vient d'être étendue avec brio aux appareillages des sciences camérales.

Heureusement pour nous, les économistes ont produit par eux-mêmes les concepts qui permettent de penser ce travail en donnant un nom à l'extérieur de leur activité de formatage, ces copeaux qui sont rejetés de leur table de travail. La notion d'externalité, en effet, tombe à pic. Les internalités cadrent ce qui sera pris en compte –au sens littéral du terme– dans une interaction qui n'est jamais en elle-même une relation d'échange. Tout ce qui déborde ce cadre, et que les économistes reconnaissent bien volontiers comme indéfini, sera reconnu comme autant d'externalités, c'est-à-dire comme ce qui pèsera peut-être plus tard sur l'interaction cadrée mais qui ne saurait pour le moment être intégré dans le calcul. On appellera externalité positive ce qui revient par chance favoriser une interaction qui ne s'attendait pas à tant de liens causaux insoupçonnés et externalité négative ce qu'on avait éliminé un peu trop vite et qui vient hanter de l'extérieur, sous forme de conséquences inattendues, le calcul trop rapide et trop simplifié. Tout le travail de la discipline, au moins micro-économique, sera de grignoter peu à peu les externalités afin de prendre en compte, par une métrologie toujours plus attentive et méticuleuse, le plus grand nombre des entités laissées à l'extérieur, de l'autre côté du limes sacré du calcul.

De tous les chercheurs en sciences sociales les économistes sont les seuls qui aient prévu explicitement le bord de leur discipline. On se moque parfois de leur indifférence pour la réalité vraie, de leur complaisance pour les modèles abstraits, de leur impatience envers tout ce qui viendrait compliquer leur "cas" stylisés, mais ils ont, au contraire, prévu en grand détail pourquoi ce débordement du calcul ne pouvait pas et ne devait pas être pris dans le compte, si l'on voulait que le compte fonctionne et tombe juste. Ils sont justement payés pour produire des internalités et non pour déborder en permanence ce cadre mouvant et plonger sans espoir de retour et donc sans espoir de gain, dans les externalités qui disperseraient en permanence les plus simples des actes d'achat et de vente. Il nous faut tirer tout le parti possible de cette extraordinaire capacité de l'économie comme discipline: avoir compris à la fois qu'elle définit un ensemble et son complémentaire.

Les internalités permettent de faire un calcul qui tombe juste. Disons, pour être plus précis et plus général à la fois, qu'elles permettent de dé-finir une interaction, de la cadrer, d'en finir avec elle –qu'il s'agisse d'un prix ou d'un contrat. Sans ce formatage des internalités en effet, tout le monde le sait bien, les économistes d'abord et les agents ensuite, on n'en finirait jamais, on ne saurait jamais qui possède et qui profite. Disons-le encore plus simplement: on ne serait jamais quitte. Nous sommes tellement imprégnés par ce formatage, il colle tellement à notre peau, surtout si nous sommes habitués à dénoncer la mainmise du capitalisme, à lutter contre l'utilitarisme, que nous oublions tout simplement à quel point il serait difficile, en pratique, de savoir qui possède et qui profite si la différence entre internalités et externalités n'était pas contamment et incessamment enforcée –pour utiliser un fort utile anglicisme. Seuls les économistes, aussi paradoxal que cela puisse paraître, savent que justement, sans le travail toujours repris du formatage, les externalités risqueraient de perturber, d'envahir, de noyer les internalités. Le calcul fini deviendrait indéfini; l'appropriation privée impossible; le profit toujours discutable. Chacune des entités qui composent le collectif, si l'on n'y prenait garde, aurait son mot à dire dans le plus petit échange entre personnes privées –c'est-à-dire privée justement des liens qui débordent sans cesse l'interaction cadrée. L'obsession des économistes est de produire l'économisation du monde en remplaçant partout des débordements peu économiques, disons-le, dispendieux, en des rapports qui sont économiques dans tous les sens de l'adjectif. Ils se battent donc contre les débordements des externalités. Leur reprocher de "ne pas prendre en compte la réalité", c'est demander aux services des douanes et à la police des frontières de laisser entrer toutes les marchandises et toutes les personnes sans y regarder de près.

Dans sa forme la plus aboutie, le théorème de Coase dit l'essentiel de ce travail d'économicisation dans lequel est engagée l'économie-discipline. Le cadrage toujours recommencé des débordements, l'internalisation toujours remise en chantier des externalités, ne peuvent aboutir qu'appuyés sur une judicieuse distribution de robustes droits de propriété. "Judicieuse" signifie que les agents doivent non seulement être mis en mesure de calculer de manière bilatérale leurs transactions mais que, de plus, doivent être incités à investir ceux/celles d'entre eux qui, en maximisant leur fonction d'utilité, contribuent le plus à la richesse collective. La boucle est ainsi bouclée qui établit la chaîne métrologique allant de l'intérêt individuel à l'intérêt collectif.

Loin de définir le fond des relations subjectives et objectives, l'économie-discipline apparaît ainsi comme ce qui extrait, prélève, choisit, sélectionne, typologise des relations pour les rendre calculables. Et il s'agit bien de discipline puisqu'elle n'a point de cesse que d'obtenir dans le même mouvement une double conformation, celle des agents et celle des

économistes. La première pour cadrer les interactions de ceux-là, la seconde pour éviter à ceux-ci toute tentation de se laisser emporter par les débordements au lieu de les internaliser. Le cadrage et l'internalisation ne sont jamais achevés. Il serait aisé de lire l'histoire de l'économie politique comme un travail toujours recommencé pour colmater les fuites, recadrer des débordements intempestifs. C'est que le jeu de rôle est au point. A l'économie standard la lourde tâche de maintenir les cadrages; à toutes les variétés d'économies hétérodoxes, depuis la critique de l'économie politique inaugurée par Marx jusqu'à la socio-économie la plus récente, le privilège de faire foisonner, avec un rien de jubilation, les associations, de montrer que les agents calculateurs n'arrêtent pas de déborder.

Marx, par exemple, reproche en effet à l'économie classique de tromper son monde en remplaçant par la valeur d'échange la valeur travail, laquelle seule, d'après lui, correspond à la réalité des choses. Dame, les économistes faisaient leur travail. Avec la métrologie de la valeur d'échange les calculs tombaient juste et le contrat entre patron et ouvrier s'achevaient à la "satisfaction" des deux parties qui étaient quittes. Si l'on se met à compter ces mêmes relations en valeur travail, il n'y a pas moyen d'être quitte, justement, et le patron demeure indéfiniment le débiteur de son ouvrier qui lui a donné plus qu'il n'a reçu. La question n'est pas de savoir si la valeur travail est plus réelle que la seule valeur d'échange -on en discute depuis cent ans sans avoir progressé d'un kopek-, mais de savoir comment formater les interactions afin d'obtenir des contrats finis ou des contrats autrement définis. Les marxistes ont essayé, exactement comme les économistes classiques qu'ils prétendaient critiquer, de faire comme eux, et de finir les calculs, c'est à dire d'absorber d'autres externalités négatives -la misère atroce et le déracinement- en en laissant des multitudes d'autres à la porte -par exemple la vie publique et politique.

Et voilà le même mouvement qui se répète avec les innombrables critiques de l'Homo |conomicus, accusé de trahir la richesse de l'homme réel, de mettre entre parenthèses les relations personnelles dans lesquelles il entre, de dénier l'existence des rapports de confiance qu'il noue, ou de réduire à de simples effets les cadres institutionnels qui mettent en forme ses valeurs et ses préférences. Demander à un économiste -classique ou marxiste- de prendre en compte toutes les externalités, c'est lui demander de changer d'être, c'est courir à l'impuissance, c'est nier la pertinence propre de l'économie comme discipline performatrice de l'échange fini. Mais, inversement, ne pas voir qu'en focalisant l'analyse critique sur les seuls débordements c'est lui donner du grain à moudre, lui proposer constamment de nouvelles tâches de cadrage, c'est ne pas prendre au sérieux sa capacité à participer comme les acteurs et en étroite relation avec eux au formatage du marché.

Petite critique de l'anti-utilitariste

Faire du calcul économique et de la mise en équivalence qu'il permet le résultat d'un long et patient travail de formatage conduit à examiner à nouveaux frais les mouvements, prises de position et analyses qui se regroupent sous la bannière de l'anti-utilitarisme. En effet, l'anti-utilitarisme n'est pas la critique du libéralisme mais son pendant. Si le libéralisme feint de croire que la véritable nature de l'homme est celle de l'individu calculateur, doté de références stables et agissant en vue de maximiser son utilité, l'anti-utilitarisme récuse ce qu'il considère comme une grave réduction et en appelle à un fond anthropologique commun à toutes les sociétés, qu'elles soient primitives ou modernes, riche matrice dans laquelle

s'encastrent toutes les relations économiques.

Comme le MAUSS s'est distingué dans cette recherche, il n'est pas inutile de marquer ici notre désaccord sur la théorie du capitalisme qu'elle implique –sur fond d'un accord général sur les intentions et d'une sympathie évidente sur les projets empiriques. Si notre hypothèse est juste, l'anti-utilitarisme donne beaucoup trop à l'utilitarisme qu'il combat et pas assez aux autres sociétés au nom duquel il prétend parler. Il faut savoir, en effet, lorsqu'on attaque l'économie capitaliste, si l'on parle des internalités, si l'on s'attache aux externalités, ou si l'on considère la totalité formée par l'ensemble –les internalités–, par son complémentaire –les externalités– et par le travail de découpage de l'ensemble à partir de son complémentaire.

Si l'on parle des seules internalités en effet, la discussion ne nous paraît guère productive. Dire qu'il y a dans le capitalisme des agents individuels calculateurs et maximiseurs de profit, c'est prendre en effet l'effet pour la cause, la gauffre pour le moule à gauffres. On ne peut rien dire d'autre sinon que, par un immense travail de formatage, on finit par obtenir localement certains effets qui peuvent se comprendre, de l'intérieur de l'échange, comme un contrat passé entre individus qui se retrouvent quittes à la fin de l'échange. On ne peut conclure de ce bornage des relations qu'il existe des individus, qu'ils calculent, qu'il y a un transfert d'équivalent, et que l'échange entre eux peut se terminer. Cela veut seulement dire que l'on a borné la scène, cadré l'interaction, pour obtenir justement de tels effets. Croire qu'il y a des individus calculateurs, c'est interpellier le méchant à l'écran en s'imaginant qu'il y est présent en chair et en os! Non, le méchant y est projeté. C'est un flux de photons qui éclaire à grand frais le blanc de l'écran à l'intérieur d'une salle obscure qui peut fermer d'un moment à l'autre faute de clients, de courant électrique ou de bobines. Les anti-utilitaristes croient qu'il y a vraiment de méchants utilitaristes sur scène contre lesquels il faut s'indigner et auxquels, pris d'une saine colère, ils jettent des tomates pour qu'ils s'en aillent couverts de honte! L'écran sera maculé, certes, mais on n'aura rien changé, inutile de le dire, à la suite du film...

Si l'on considère les seules externalités, la scène change évidemment du tout au tout, comme lorsque le film s'arrête et que la lumière revient. On s'attache alors à tout ce qui déborde la scène, à toute l'industrie immense dont l'institution seule permettait à la scène de se détacher provisoirement dans l'obscurité. De ce point de vue nouveau, il n'y a évidemment pas plus de marché que de capitalisme. Il n'existe aucun moyen connu à l'humanité pour faire tenir l'ensemble de la mobilisation des choses et des gens dans une relation d'échange entre agents économiques calculateurs qui seraient quittes à la fin. Pas plus que l'on ne peut, pour continuer notre métaphore, insérer sur l'écran la salle obscure où il pend –même s'il s'agit d'un film sur la fabrication d'un film comme la Nuit américaine de Truffaut. Il n'est pas au pouvoir du capitalisme de ne pas avoir d'externalités –positives ou négatives– puisqu'il en produit justement en nombre hallucinant, que c'est son travail, peut-être son seul travail, nous reviendrons sur ce point. Pour le dire autrement, le capitalisme n'est pas l'explication profonde de son propre développement. L'accumulation primitive ne s'est jamais arrêtée, le formatage n'a pas de terme: prêtez attention au seul complémentaire, et rien de ce que vous observerez ne tiendra dans ce que l'on attendrait d'un monde capitaliste. C'est pourquoi la métaphore de l'embeddedness ne fonctionne pas, les externalités ne sont pas la chambre où dort l'économie marchande, mais ce qui dépasse du lit de Procuste, ce qui ne peut servir ni à faire du contexte social, ni à faire, pour l'instant du moins, du calcul.

A quoi tient l'erreur de l'anti-utilitarisme, erreur symétrique de celle commise à longueur de manuels et de discours politiques par le libéralisme? A l'oubli du formatage, mais cette fois

du formatage du désintéressement.

Pour rétablir une vision plus symétrique il faut prendre pour objet l'ensemble et son complémentaire en y ajoutant, pour faire bonne mesure, le délicat découpage qui permet d'extraire le premier à partir du second. Aussitôt, la différence tant vantée entre le paradigme du don et celui du calcul ne paraîtra plus si grande. Dans les deux cas, il faut un formatage précis qui décide de ce que l'on est en droit de calculer et de ce que l'on rejettera, pour l'instant, dans l'obscurité. L'impression d'une immense différence entre le don et l'échange d'équivalent vient en effet uniquement de la croyance dans la scène isolée des internalités. Cette croyance a eu pour effet que l'on a psychologisé cette différence en imaginant des agents économiques individuels qui auraient dans leur têtes des motivations de calcul. Or cette hypothèse est beaucoup trop lourde. Les agents qui font des calculs ne sont pas cognitivement des calculateurs. Nous l'avons montré, il y a longtemps, pour les savants qui servaient pourtant de modèle, depuis Locke, à toute l'économie classique, mais l'anthropologie cognitive l'a montré magnifiquement pour tous les agents ordinaires. Calculer est une pratique collective complexe qui met en oeuvre bien plus que les capacités cognitives prêtées aux agents par les épistémologues et les économistes. Réciproquement, la réalisation matérielle du calcul, les chiffres, les médiums d'écriture, les inscriptions, importent de manière décisive dans la performance du calcul. De ce que des calculs soient effectués dans les quasi-laboratoires des agences économiques –le mot agent donne trop à l'individu– on ne doit pas induire qu'il y a des êtres calculateurs, aussi bien informés qu'ils soient. De la performance collective on ne peut induire une compétence individuelle, c'est toute la révolution introduite en sciences cognitives par Ed Hutchins.

Le raisonnement qui vaut pour le calculateur utilitariste, vaut aussi pour le héros qui enthousiasme tant nos amis du MAUSS, ce fameux donneur et receveur, non-calculateur anti-utilitariste qui constituerait notre seule réserve contre le capitalisme, notre seul espoir de le vaincre. Pourtant, pas plus qu'il n'existe de calculateur utilitariste, il n'existe de donateur et c'est pourquoi on discute de l'intéressement et du désintéressement relatif des "sauvages" depuis presque aussi longtemps que du calcul de la valeur-travail. Pourquoi cette question ne connaît-elle pas de terme? Mais pour la raison bien mise en évidence par Hutchins et qui s'applique à toutes les formes de calcul: de la performance collective d'un don reçu et rendu, on ne peut induire aucune compétence individuelle de l'agent. Traversé par le calcul sans être lui-même calculateur dans les régimes de formatage capitaliste, le même agent se trouve traversé par le don sans être ni donateur ni receveur dans les régimes de formatage pré- ou anti-capitalistes. Tout au plus, l'agent peut-il internaliser, sous forme de "déformations professionnelles", une pratique de calcul plutôt qu'une pratique de don, de même qu'un boulanger les bras couverts de farine finit par différer d'un mathématicien aux mains couvertes de craie. Mais on ne peut induire de ces différentes performances des compétences radicalement différentes. Il y a là un pas dont nous gardent heureusement maintenant tant la sociologie des sciences que l'anthropologie cognitive.

Formatage pour le don autant que pour l'échange

Ce point de psychologie distribuée est d'une grande importance car il s'applique symétriquement et aux anciens "sauvages" et aux actuels "capitalistes", ce qui va nous permettre de les redéfinir tous deux. Il faut exactement autant de travail de formatage pour

définir un acte collectif de don, que pour dé-finir, c'est à dire terminer, un acte collectif d'échange, telle est l'hypothèse centrale de notre chapitre. Une fois disparue la psychologie qui peuplait le monde capitaliste de calculateurs intéressés et le monde pré-capitaliste de donateurs désintéressés, il devient possible enfin de distinguer très précisément quelle est la véritable différence entre les régimes de formatage. Ils ne diffèrent aucunement par l'impératif catégorique qui reste le même dans tous les cas "tu ne calculeras pas!", mais ils se distinguent par la liste de ce qui ne doit pas être pris en compte

Dans le don, comme l'a montré Marcel Mauss, se trouve défini avec une méticuleuse attention l'interdiction de calculer de façon à ce que personne ne puisse jamais se dire quitte. Comme le montre toute l'anthropologie économique, ce n'est nullement l'intéressement ou le désintéressement psychologique qui est visé, mais uniquement ceci: "tu ne t'acquitteras jamais, tu ne te sortiras jamais d'affaire, tu n'échapperas jamais à l'entanglement" pour reprendre le beau mot de Nicholas Thomas. Plus les biens et les gens circulent plus ils seront attachés, liés, tenus. Or, en régime capitaliste se pose exactement la même question de ce qui ne doit pas être calculé, de ce qui ne doit à aucun prix, apparaître dans le calcul, de ce qui, s'il apparaissait, ruinerait à la fois le calcul et toute la fabrique de la société. La seule chose qui change, c'est la répartition entre ce qui est calculé, et ce qui ne doit pas l'être. Le formatage capitaliste a pour impératif: "calcule les internalités de façon à pouvoir être quitte et renvoie toutes les autres associations à des externalités positives ou négatives que tu n'as pas à prendre en compte". L'échange n'est pas le contraire du don: les deux produisent des interdictions de calculer, la première que l'on appelle "externalité" en régime capitaliste, la seconde que l'on appelle "désintéressement" en régime non capitaliste. La première permet de ne pas calculer parce que l'on a renvoyé au dehors la multitude des attaches; la seconde permet de ne pas calculer parce que l'on s'interdit de suivre les attachements par un calcul d'inscriptions traçables.

La différence est importante, décisive pour l'histoire, mais il ne faut pas l'exagérer, et surtout il ne faut pas la psychologiser. On ne peut aucunement tirer de cette "petite différence" qu'il y aurait des individus calculateurs échangeant des équivalents dans le capitalisme, et des individus qui s'interdiraient de calculer dans le pré-capitalisme. Le croire c'est "faire le lit" du capitalisme et donner dans l'exotisme le plus ténébreux en imaginant que les sauvages ou les "primitifs" auraient des vertus et des défauts que nous aurions perdus. Non, du point de vue de l'intéressement comme de celui du désintéressement, nous sommes exactement les mêmes, mais nous répartissons autrement les attachements que nous voulons marquer et ceux que nous ne voulons tracer à aucun prix. Le don n'est pas plus primaire, plus naturel, plus élémentaire, plus normal, que l'échange, il est obtenu par une forcerie aussi étrange, aussi artificielle, par un formatage aussi violent, aussi institutionnalisé que celui du profit.

Comment résumer cette différence sans l'exagérer? Disons qu'il y a peut-être des régimes qui raréfient les débordements et d'autres qui les font proliférer. Les Achuars rendus célèbres par Philippe Descola multiplient en effet les intrications de façon à ce que personne, ni les dieux, ni les légumes, ni les arbres de la forêt, ni les animaux, ni les autres clans ne soient jamais quittes, c'est à dire s'abstiennent de revenir toujours dans les associations passées. Il faut que le mort tienne toujours le vif, que l'ancienne association tienne toujours la nouvelle. Plus on se remue, plus on s'attache à la vie et à la mort comme la proie d'une araignée qui s'emperlificote en cherchant à se délivrer de la toile. Les circulations de porcs décrites par Pierre Lemonnier chez les Anga de Nouvelle-Guinée, sont agencées –et non pas calculées– de telle sorte que l'on évite absolument d'être définitivement quitte, ce qui interromprait

justement la chaîne qui mobilise, saison après saison, les porcs et les gens. C'est précisément parce qu'il ne s'agit que d'une légère différence que les anthropologues du monde moderne comme ceux des autres mondes parviennent si mal à distinguer les formes et multiplient, comme Nicholas Thomas, ou comme Arjun Appadurai, les exemples mixtes, indémêlables.

Cette fabrique du désintéressement n'est justement jamais aussi claire que dans nos sociétés ou elle doit se battre pour s'imposer contre l'autre formatage, celui de l'intéressement et de l'utilitarisme. Que l'on songe par exemple à l'impressionnant dispositif mis en place année après année par l'AFM, l'Association de Française contre les Myopathies, pour qu'émergent sur la scène public des donateurs saisis par un mouvement de générosité collective. L'émission de télévision, qui donne son nom au Téléthon et au cours de laquelle sont collectés les dons, est tout entière tendue, aussi bien dans son déroulement que dans sa préparation, vers la fabrication d'un réseau foisonnant de liens qui tiennent les protagonistes et les rendent de plus en plus dépendants les uns des autres. La télévision a cette merveilleuse faculté de recomposer le temps et l'espace. Elle rend présents les engagements passés et visible ce qui aurait pu tomber dans l'oubli. Elle convoque sur une même scène des téléspectateurs lointains, des donateurs institutionnels, des chercheurs, des membres du Lyons Club, des industriels et des malades avec leurs familles: au fur et à mesure de leurs interventions, les animateurs déploient un faisceau de liens et d'associations, chaque lien nouveau venant s'ajouter aux précédents, l'émission finissant par n'être qu'un long inventaire, ouvert, des relations qui se tissent et s'enchevêtrent. En remuant ces liens, en les agitant à longueur d'antenne, la télévision remue et émeut, le mot le dit, le téléspectateur. Le calcul n'est pas complètement absent, mais il ne se conclut pas comme dans le formatage de l'intéressement, sur une opération de bouclage voire de maximisation.

Il ne s'agit pas d'une comptabilité fermée et équilibrée, mais d'une comptabilité ouverte qui enregistre les liens et les relations au fur et à mesure qu'ils s'établissent pour en montrer le caractère indéfini. La charge de cette étrange comptabilité, qui n'a d'autre raison d'être que de montrer l'irrésistible mouvement des débordements, incombe au compteur du Téléthon, présent tout au long de l'émission, et sur lequel vient s'enregistrer minute après minute le montant des promesses de don. Le compte n'est jamais bon car le compteur ne cadre pas. C'est un instrument d'un type nouveau, profilé pour un régime de don, qui n'a d'autre fonction que de suivre en continu, tout en les gardant en mémoire, la profusion croissante des liens et des associations que tissent les donateurs avec les malades et les chercheurs, manifestant visuellement que la liste n'est pas close. La course au record, chaque Téléthon se devant de dépasser le précédent, n'a d'autre raison d'être que d'organiser le débordement, d'en faire une fin en soi. Et comme le montre l'énergie déployée pour l'orchestration du Téléthon, il n'est pas plus aisé d'organiser ce débordement et de dresser l'inventaire des liens que de mettre en place les cadrages rigoureux que requiert une économie de marché. Pour basculer dans le don, il ne suffit pas de laisser les relations se déployer en les protégeant des forces de l'utilitarisme! Le don, le désintéressement ne sont ni plus artificiels ni plus naturels que l'échange et l'intérêt: ils sont tous deux l'effet d'actions collectives dûment formatées.

Bien entendu, la taille des investissements de formatage dépend des circonstances et du dispositif à établir. Mais dans tous les cas les agents sont traversés par des investissements alternatifs, comme le montre cette scène primitive qui se déroule dans une ferme plantée au beau milieu du maquis corse à soixante kilomètres d'Ajaccio. La saison du brocciu vient juste de démarrer. Dans la pièce où Madame Casalta fabrique le fromage se pressent les voisins et amis qui papotent en attendant leur part de brocciu. Madame Paoli, vieille dame de

quatre-vingts ans, intervient de sa voix haut perchée dans toutes les discussions. Elle est visiblement chez elle puisque la patronne l'appelle par son petit nom, comme quelqu'un de la famille. Vient le moment de payer. Madame Paoli s'arrange pour se présenter la dernière en rejoignant Madame Casalta dans la pièce voisine où une table a été installée, sorte de comptoir qui cadre la transaction marchande. Le brocciu est pesé, enveloppé dans un sac de plastique, et change de main en même temps que le billet de 50F tendu par Madame Paoli pour solde de tout compte. Une fois le billet enfermé dans la boîte de fer blanc qui sert de caisse, Madame Casalta conclut l'échange par un sonore: "Merci Madame Paoli; est-ce que vous en reprendrez demain?". La phrase touche juste et fait rosir d'indignation le visage de la vieille dame qui se tourne vers le sociologue: "C'est chaque fois la même chose. Elle sait que ça me met en rage. Rendez-vous compte, je la connais depuis qu'elle est toute petite. Je suis même la commère de sa fille. Commère en corse ça veut dire marraine, monsieur, mais c'est bien plus fort qu'en français. Je suis comme la mère de sa fille. Et voilà elle me traite de Madame Paoli quand je la paye!". L'indignation est la seule ressource dont elle dispose pour tenter un formatage alternatif, pour rendre inopérants le cadrage et l'internalisation si soigneusement préparés par Madame Casalta, avec la remise transformée en salle de vente, la table-comptoir, la boîte-tiroir caisse, et la formule de politesse qui en établissant la relation entre étrangers se révèle offensante.

Confrontée à ce formatage marchand auquel elle entend résister, la vieille dame n'a d'autre ressource que de faire proliférer les relations, les associations, de manière à faire basculer la transaction dans le régime du don: "je suis la mère de sa fille". On voit que la transaction peut être indifféremment formatée dans le mode marchand ou dans le mode du don. Mais le formatage, quel qu'il soit, est coûteux et suppose un minimum d'investissements, l'indignation et l'appel à témoin étant le seul qui soit à cet instant à portée de la vieille dame que son mari silencieux soutient d'un hochement de tête. On est loin du Téléthon, mais c'est la même histoire qui se déroule. Sommes-nous dans le marché ou dans le désintéressement? Cela ne dépend que de la capacité des agents à raréfier les associations ou à les faire proliférer, à organiser le cadrage ou à mettre en scène le débordement. Ce dont nous avertit Thomas: "The transformation and contextual mutations of objects cannot be appreciated if it is presumed that gifts are invariably gifts and commodities invariably commodities". La seule chose qui fait la différence c'est la stratégie d'intrication ou de désintrication qui est à l'œuvre. Le formatage du don vaut bien celui de l'intérêt.

Poussons la symétrie plus loin. Puisqu'il faut autant d'effort, d'ingéniosité et d'investigations pour faire proliférer des relations que pour les cadrer, il se peut que les sciences sociales prêtent leurs forces à l'entreprise. C'est là que le travail des anthropologues symétriques comme Nicholas Thomas est à nouveau précieux. Sa position est subtile. Il ne répudie pas toute différence entre don et transaction marchande et nous le suivons sur ce point, lui empruntant même sa solution. Ce qu'il combat c'est l'idée d'un grand partage entre des sociétés marchandes et des sociétés de don. Et pour montrer l'inanité d'une telle opposition, il lui faut revisiter l'anthropologie qui, au moins à une certaine époque, s'est donnée pour seule finalité de radicaliser les différences, de rendre infranchissable le fossé entre désintéressement et intérêt. Ce travail l'amène à reprendre Malinowski pour replonger au cœur de la kula et montrer que, contrairement à ce qu'affirme ce dernier, les transactions commerciales y sont nombreuses; transactions commerciales qui supposent une simple désintrication et non pas l'existence d'un marché formel, avec une offre et une demande constituées qui négocieraient des prix. Il démontre ensuite que les réalités sont composites, hybrides, et qu'on ne peut pas parler d'un régime du don pas plus que l'on ne peut postuler

l'existence d'une économie de marché.

Pourquoi les anthropologues ont-ils tellement de facilité à montrer qu'il n'existe aucun cas de cadrage marchand qui ne déborde aussitôt de relations sociales? Parce que l'anthropologie est une discipline comme l'économie et que, elle aussi, formate les relations, mais autrement. De la même manière que l'économie-discipline n'a d'autre ambition que d'internaliser, de cadrer, de raréfier, et de rendre calculables des transactions, l'anthropologie culturelle se donne pour seule raison d'être de rendre visible l'invisible ou manifeste ce qui était dissimulé et latent, de dévoiler des mécanismes enfouis dans l'inconscient collectif, de montrer la multiplicité des couches et des niveaux qui requiert ces "thick descriptions" chères à Clifford Geertz.

L'anthropologue ne manque pas d'outils pour faire surgir, derrière l'échange, des relations sociales et pour formater le désintéressement. Il lui suffit de montrer la singularité d'une situation, en multipliant les témoignages et les points de vue, ou encore plus efficacement en reconstruisant l'histoire des transactions. De la même manière que l'obsession du cadrage s'inscrit dans le corps de l'économiste, détaché et fermé, celle du débordement finit par s'exprimer dans les attitudes professionnelles de l'anthropologue, "attachant" et "ouvert".

Bien entendu le fardeau du formatage du désintéressement n'est pas entièrement sur les épaules des anthropologues. Les agents sont tout aussi capables de produire les outils et les dispositifs permettant le don et le débordement que ceux nécessaires au cadrage et à l'internalisation. Cette anthropologie centrée sur les compétences des acteurs –compétences qui n'expliquent pas la générosité des acteurs mais leur capacité à participer à l'entreprise de formatage du désintéressement– reste en grande partie à faire, mais nous avons suggéré sa possibilité dans les deux scènes précédentes, celle du Téléthon et celle du brocciu. Le compteur, par exemple, n'est pas une invention des anthropologues, mais des concepteurs de l'émission. Ce qui n'exclut pas, et c'est en cela que ce cas est exemplaire, que les sciences sociales se mobilisent (ou soient mobilisées) pour participer à la mise en place d'un dispositif plus large produisant toujours plus de débordements et d'intrications, comme par exemple dans les enquêtes destinées à connaître les motivations des donateurs ou les réactions en direct des téléspectateurs: le défi, commun au compteur et aux sociologues, est de suivre au plus près les débordements non pas pour les cadrer mais pour se laisser porter par eux et leur donner tout l'espace dont ils ont besoin pour se déployer. Les sciences sociales, on le voit, ne sont plus prisonnières, si notre hypothèse est exacte, d'une distinction paralysante entre le don et l'échange marchand. Une fois devenues symétriques, elles peuvent étudier aussi bien les opérations de cadrage que celles de débordement.

Le capitalisme est-il "l'horizon indépassable de notre temps"?

Le constat communément admis par lequel nous avons commencé, celui de l'inéluctabilité du capitalisme, se trouve maintenant reformulé dans des termes quelque peu différents. Il n'est plus question de jeux à somme nulle, ce que l'un gagne, l'autre le perd. Il n'est plus seulement question de suivre le déplacement d'un curseur marquant le degré de déterritorialisation atteint. Il est question d'investissements de formatage dont certains fabriquent de l'utilitarisme et d'autres du désintéressement. C'est donc à leur dynamique qu'il faut s'attacher.

Qu'en est-il de nos régimes de mobilisation à nous, de ce que nous appelons capitalisme? Ne disons pas qu'ils échappent aux relations. Ce serait revenir à l'étude des seules internalités et

prendre le capitalisme pour ce qu'il dit qu'il est, pour ce qu'il s'efforce d'être, pour ce que les économistes performant. Dans nos régimes, nous partageons avec soin les internalités à prendre compte et tout le reste, immense, indéfini, que nous renvoyons au statut incertain, surprenant, conséquentiel, d'externalités positives ou négatives. Les ingrédients sont les mêmes que partout ailleurs, les clans, la forêt, les dieux, les légumes, les porcs, les gènes. Ils sont en fait, comme l'un de nous l'a montré ailleurs, indéfiniment plus nombreux et comptent un beaucoup plus grand nombre de non-humains socialisés littéralement et non symboliquement au sein du collectif. Mais il reste vrai que le partage est différent: tous ces éléments indéfinis sont pris comme des externalités qui ne comptent pas au même moment, dans la même temporalité que ce qui est inclus dans le calcul. C'est cette différence là entre l'intérieur et l'extérieur, entre ce qui compte et ce qui ne compte pas, entre ce qui est commensurable et incommensurable, entre ce qui est calculable et ce qui est incalculable, entre ce qui est présent maintenant et qui se présentera peut-être plus tard qui va permettre, à certains, de se dire quitte de toute dette avec quiconque.

Ce n'est pas l'échange d'équivalent qui est important en capitalisme –ce qui a lieu sur la scène étroite et cadrée des internalités– mais l'incommensuralité que l'on assure entre l'échange d'équivalents d'une part et, d'autre part, la multiplicité diffuse et incalculable –au sens propre– des externalités. La fabrication d'échange d'équivalents n'est possible que si les internalités diffèrent absolument des externalités. Sans cette production forcée d'incommensurabilité, rien bien sûr ne saurait équi-valoir à autre chose. Rien, surtout, ne saurait se finir et se limiter; chaque déplacement d'une personne ou d'un bien, se réverbérerait dans l'ensemble du collectif, l'appropriation deviendrait illisible, le profit lui-même ne pourrait s'inscrire puisque les conséquences indéfinies viendraient instantanément noyer les avantages chèrement acquis sur la scène bien cadrée de l'échange. Depuis Locke l'attention s'est portée obstinément sur l'échange d'équivalents lequel n'a, en pratique, aucune espèce de privilège, puisqu'il n'est que le résultat provisoire et terminal d'une production d'inéquivalents, sous la forme d'externalités, que l'on a rejetées dans l'obscurité mais qui attendent plus ou bien bruyamment leur heure.

S'il ne faut pas minimiser la différence, il ne faut pas l'exagérer non plus. Les sociétés non capitalistes ne sont pas plus capables de tout internaliser que les capitalistes à tout externaliser. En effet, il existe dans toutes les sociétés pré-capitalistes des genres de relation qui ressemblent furieusement à celles du capitalisme ainsi redéfini. Ce sont toutes celles qui s'engagent avec de vrais et complets étrangers ou celles qui s'efforcent de mettre de la distance entre les personnes, comme dans le cas de Madame Paoli. Aux marges des sociétés, dans les marchés au long cours, la maxime capitaliste s'applique obstinément: "fais des échanges qui soient susceptibles de se terminer une bonne fois pour toutes, afin d'être quitte, ils ne sont pas de ton monde et peut-être ne les reverras-tu jamais". Inversement, le capitalisme n'est jamais tel qu'il se croit définitivement quitte de toute dette avec quiconque, comme nous venons de le dire. Il existe au contraire des relations de confiance –entre banquiers, entre clans, entre cliques, dans les salle de marché, dans les relations de fournisseurs– pour lesquelles la loi d'airain des autres régimes s'applique complètement et obstinément: "fais en sorte de n'être jamais quitte afin de ne jamais me traiter comme un total étranger". Il ne faut pas plus exotiser le capitalisme que les sauvages. Le travail pour s'interdire de calculer rate aussi bien dans les deux régimes.

En reconnaissant l'application de la maxime de l'un des régimes dans celle de l'autre, on comprend peut-être comment l'on passe de l'un dans l'autre –bien que l'histoire de ce passage

ne doit pas nous retenir ici. Pour passer du premier régime dans le second, il suffit de faire deux petites, deux minuscules déformations: traiter les proches comme de parfaits étrangers avec lesquelles on sera quitte et traiter des étrangers lointains comme des intimes avec lesquelles on ne sera jamais quittes. Le capitalisme n'est pas le monstre extraterrestre qui serait venu briser l'ancienne humanité primitive et anti-utilitariste qui baignait jusque là dans l'Eden du don. C'est un monstre certes, mais sa teratologie, comme celle des veaux à deux têtes et des grenouilles à trois yeux, s'explique par des raisons tout à fait terrestres: il suffit de déformer légèrement la seule répartition entre ce qui se calcule et ce qui ne doit à aucun prix se calculer –le paradigme du désintéressement– pour obtenir ce qui n'est en aucun cas son inverse, ou son antonyme, mais strictement son anamorphose, c'est-à-dire la projection d'une surface sur une autre surface.

Reconnaître une déformation, ne revient pas à l'atténuer mais à remplacer une discontinuité brutale par une transition continue. Il y a bien quelque chose d'effrayant en effet dans le fait de traiter des proches avec lesquels jusqu'ici tous les échanges intriquaient, comme des étrangers avec lesquels on est quitte. Quelque chose en effet est brisé, c'est là justement le but. Oui, à l'indéfini de l'échange a succédé le calcul glacé de l'intérêt. Mais qu'est-ce qui glace dans ce calcul? C'est qu'il peut se finir. Mon proche parent, mon protégé, mon serviteur, mon père peut-être, se trouvent soudainement traités comme ces étrangers lointains qu'on ne reverra jamais et avec lesquels l'échange avait pour but d'être quitte, disons encore plus brutalement, que l'échange avait pour but de quitter pour toujours. Il y a quelque chose d'encore plus effrayant, en effet, de voir cet ancien proche, devenu étranger, rendre des comptes à des intimes, situés à des centaines ou à des milliers de kilomètres de là, et obligés de se trouver envers eux dans un rapport de totale et d'indéfinie dépendance. Tout l'indéfini de l'échange, qui servait à lier localement les gens d'un même peuple, sert maintenant à lier les pieds et les poings d'un agent local qui ne se tirera jamais plus de la dépendance avec les lointains envers lesquels il ne s'acquittera jamais plus. Ce double effroi se retrouve dans l'image que les capitalistes croient donner des primitifs, toujours bornés par le cadre étroit de leur tribu et toujours scandaleusement incapables de se mettre une bonne fois sur le marché mondial avec des "cultures de rente" qui les arracheraient enfin à leur vie "insouciant".

Le libéralisme comme théorie du capitalisme exagère la distinction entre les régimes. Il se trompe en effet deux fois en remplaçant le travail de coupure et le travail de liaison par des lois universelles qui viennent tout droit de l'épistémologie. La coupure forcée qui fait traiter brutalement les proches comme des étrangers, le libéralisme l'analyse comme la délivrance enfin consommée avec un passé archaïque qui rendait jusqu'ici impossible le "développement des forces productives" en liant l'échange à des considérations sociales et morales. Au lieu de voir le travail de formatage qui laisse tomber les externalités, le libéralisme voit l'irruption de la rationalité mettant fin à la barbarie ou à la sauvagerie. D'après lui, le fond naturel de l'humanité émerge enfin de sa gangue sociale et anthropologique. Mais le libéralisme s'aveugle une deuxième fois, puisqu'il se dissimule le petit groupe de comparses, de complices, auquel l'échange local se trouve maintenant affilié par force. Aux groupes, clans, cliques, il substitue "le marché mondial", prétendument déterritorialisé, qui ne connaîtrait ni demeure, ni patrie, ni frein. Les liens perdus avec les proches devenus étrangers, le libéralisme les perd à nouveau dans un vaste monde de rêves et de lois universelles qui s'appliqueraient sans agents, sans télégraphes, sans bordereaux, sans bureaux, sans institutions, sans territoires. L'universel des lois économiques cache donc à la fois la production locale d'étrangers détachables et leur rattachement local à des groupes lointains au sein desquels la confiance et l'intrication jouent un rôle de plus en plus important.

Deux fois de suite le travail de liaison et de déliaison se perd à cause de cette folle idée qu'il pourrait exister un capitalisme sans lien.

Le libéralisme est pardonnable car il accompagne performativement la production du capitalisme par lui-même, il participe à cet effort pour détacher les internalités de toutes les externalités, mais que dire de ses ennemis, de ceux qui seraient pourtant directement intéressés à ne pas le croire? Ceux-là sont impardonnables parce qu'ils croient pour de vrai qu'il existe un capitalisme mondial déterritorialisé dont l'évolution ne connaît aucune autre loi que lui-même et qui serait en effet universel et anhistorique, inhumain et, si l'on ose dire, an-anthropologique. Les ennemis du capitalisme, par une terrible ironie qui explique assez bien l'échec obstiné de plusieurs gauches successives, acceptent sur parole ce que le libéralisme avance, sauf qu'ils trouvent détestable cette loi universelle que l'autre célèbre comme une merveille. Ils s'indignent de tout ce que le capitalisme ignore, mais ils acceptent de croire qu'il n'y a pas du tout d'externalités et que l'échange glacé des intérêts règle en effet le monde, en tous cas le monde produit par le capitalisme. Plus bizarre encore, ils acceptent de croire que le capitalisme, après avoir brisé tous les liens de la société, existe en effet sans territoire et sans patrie, alors que les attachements précis à des lieux et des groupes précis par le truchement d'inscriptions précises devraient les mettre sur la trace des territoires où s'est simplement déplacée l'interaction. Ce que le libéralisme coupe et occulte, les ennemis du libéralisme le coupent et l'occultent plus totalement encore. La raison de cette exagération se comprend aisément: les capitalistes savent ce qu'ils font et donc savent ce qu'ils ignorent, sentent la pression des masses incalculables qu'ils externalisent et des liens locaux qui se resserrent jusqu'à les étrangler. Les ennemis du capitalisme eux ne voient que la scène éclatante où parade le capitalisme et donc s'indignent de l'échange comme du marché mondial. Il n'y a pas d'échange pourtant et encore moins de marché mondial –sauf à ignorer que les ensembles ont toujours des complémentaires.

Pour nous déshabituer de cette fascination complaisante, il faut commencer à entendre, d'après nous, le mot capitalisme comme celui d'orientalisme. De tous les exotismes, celui-là est le plus perniciosus. En le traitant comme une déformation locale de l'anthropologie ordinaire, on évite d'exagérer la différence qu'il s'efforce avec tant de peine d'introduire, en tous cas, on ne l'aide pas, ce qui est le moins qu'on puisse exiger de ceux qui se disent ses ennemis. Mais on doit faire mieux encore, et expliquer en partie ce qui est à l'origine de la déformation.

Le fil que le libéralisme coupe et que les anti-capitalistes ont tant de peine à retrouver, n'a pourtant rien d'invisible. Il est donné par l'introduction en tous les points des réseaux nouvellement tracés d'éléments scientifiques et techniques, au sens très large du terme, qui permettent la dislocation des cadres temporels et spatiaux. En effet, comment parvenir à traiter les proches comme des étrangers et les étrangers comme des proches, sans disloquer les définitions du local et du lointain, du passé et du futur? Et comment obtenir ces effets d'arrachement, d'attachement, d'éloignement, de relations au long cours, d'action à long terme, d'action à distance, sans le truchement de ces innombrables agents produits par les sciences et les techniques? Sans elles, la capitalisation resterait un vain mot, nul ne pouvant s'arracher durablement à ses proches et se relier, à travers l'abîme du temps et de l'espace, à des cliques lointaines. Même Dieu dont on a tant parlé comme patron –dans tous les sens du terme– de la capitalisation, serait sans effet sur l'arrachement et sur l'attachement. Il faut faire de l'histoire des sciences, des techniques et de la métrologie jusqu'au bout. C'est elle en effet, qui nous donne les moyens pratiques d'expliquer la rupture des localités et elle encore qui

nous permet de remplacer l'illusion d'un marché mondial, par une série de réseaux de pouvoir entièrement traçables et assignables.

Si l'histoire des sciences sociales est indispensable pour comprendre comment le formatage du capitalisme est possible, seule l'histoire des sciences exactes permet de comprendre comment ce formatage devient réel. Ce qui déforme le paradigme du don et ce qui cause cette légère excroissance, cette anamorphose locale, c'est une certaine configuration des sciences et des techniques, certaine car nous verrons plus loin que les sciences et les techniques ne sont pas nécessairement absentes du formatage du don. En les réintroduisant sur scène, là où les ennemis du libéralisme comme ses adeptes ne voient que des ruptures et des discontinuités, nous ne verrons que des continuités, des associations, des réseaux. Les lois universelles du libéralisme règnent en maître, nul ne peut s'y opposer sans irrationalité; quant à l'anti-capitalisme, il est fondé sur un exotisme trouble qui permet d'admirer le marché mondial et de le détester sans risque puisque l'on n'a pas à l'étendre et qu'on ne peut le renverser. Mais un réseau de fils assignables, cela peut se couper.

Comment se bien conduire vis à vis du capitalisme?

Maintenant que notre hypothèse est esquissée, que faire contre le capitalisme? D'abord évidemment ne pas y croire. Cet athéisme là, cet agnosticisme-là nous paraît beaucoup plus important que l'autre devenu, littéralement, sans objet. Le capitalisme, au singulier, n'est que le formatage forcené de toutes les interactions sous le règne unique et singulier "du" capitalisme. Oui le capitalisme est notre seul horizon mais heureusement il n'existe pas! La première règle de méthode, de politique et presque de morale est donc cet impératif catégorique: ne rien faire dans ses actes, pensées, recherches, qui unifie davantage ou fasse exister davantage le capitalisme comme unique ressort de son propre développement. Voilà déjà une bonne règle pour se débarrasser d'un grand nombre de propos du libéralisme, et pour enlever dans l'ancien marxisme tout ce qui tenait à une fascination malsaine pour ce monstre qu'il s'agissait de renverser "dialectiquement" en l'achevant -les ruines de cette folie sont encore parmi nous, la vieille taupe a dû s'égarer dans ses galeries car c'est elle qui gît écrasée dans les décombres!

Ensuite, respecter les économistes au lieu de se plaindre à temps et à contre-temps qu'ils ne sauraient ni prévoir, ni calculer. Une attention passionnée à la pratique performative de l'économie comme discipline doit remplacer l'ironie facile et la dénonciation vaine de ses limites. Evidemment qu'elle a des limites, c'est bien pour cela qu'elle existe et pour cela qu'elle règne, pour limiter, borner, cadrer, internaliser l'échange et en faire quelque chose qui puisse se limiter à ce qu'elle en dit. L'économisation devient le monstre dont il faut suivre l'extension, les moyens, les quasi-laboratoires, dont il faut montrer inlassablement les difficultés, dont il faut aviver les controverses. L'économie n'est pas le fond du monde, le fond de l'humanité, le fond des échanges, mais leur surface, surface brillante et rutilante. Loin de borner définitivement l'horizon avec des lois universelles, indépassables, indiscutables, l'économie, plus que toutes les autres sciences sociales, peut être tournée, elle est faite pour cela et non pas, comme le croient les sociologues du social pour être imitée ni, comme le pensent les anti-utilitaristes, pour être combattue.

La troisième règle d'action se déduit de notre raisonnement: le capitalisme n'existe pas

comme un ensemble, mais comme l'ensemble d'un complémentaire. Rajoutons-lui les externalités qu'il produit et le capitalisme cesse d'exister comme capitalisation, appropriation, profit. Il cesse même de différer radicalement de son passé pré-capitaliste, et bien sûr de son futur non-capitaliste. Le capitalisme, en ce sens, n'a ni passé, ni présent, ni futur. Entendons-nous, il a bien des effets innombrables, mais ces effets il ne souhaite justement pas les décrire dans son orbe, puisqu'il les renvoie, au moins provisoirement, au statut d'externalités. La question devient donc, comment considérer l'ensemble et son complémentaire, ou formulée encore autrement, comment prendre en charge les externalités ?

Evidemment, nous l'avons déjà indiqué, on ne peut demander à l'économie des les absorber toutes, cela serait contradictoire avec son but qui est de créer l'espace calculable et gouvernable par production d'internalités. L'économie peut grignoter peu à peu ce qui la dépasse, mais il ne faut pas la brutaliser. On ne peut pas non plus faire prendre en charge les externalités par une sociologie de l'embeddedness qui à l'idolâtrie du capital substitue celle des relations sociales ou des cadres institutionnels. Les sociologues du social croient bien faire en entourant le monde économique au sens strict d'un monde économique au sens diffus, mais, ce faisant, ils perdent justement le sens exact de la différence incommensurable qui sépare les internalités et les externalités. En croyant dénoncer les intérêts, les calculs machiavéliques, les manoeuvres, les rapports de force, les conflits d'intérêts, ils n'"encastrent" pas l'économie rêvée dans une société réelle, mais annihilent les externalités en faisant du monde social un simple bantoustan de l'économie comme discipline. Par leur faute, la sociologie est devenue, du moins dans ses certains de ses quartiers officiels, de l'économie sans le calcul, une grande entreprise de préformatage de la transaction marchande. Cette entreprise n'est point indigne, nous allons y revenir. Mais ce n'est pas la seule position.

La question demeure donc: comment prendre en charge les externalités produites incessamment par les machines à formater des sciences sociales? Evidemment en changeant de terrain, en se plaçant dans une logique de formatage du don, c'est-à-dire de prolifération des associations, de fabrication d'entanglement. L'anthropologie économique est là pour nous le montrer. Au lieu de distinguer ce qui entre dans l'échange fini et ce qui est indéfini et incommensurable à l'échange, les autres régimes tracent la mobilisation des biens et des personnes de façon à ce qu'on n'en finisse jamais, de façon à ce qu'on ne soit jamais quitte. Ces traces marquent des attachements, soulignent l'existence de liens, fabriquent une mémoire des associations toujours disponibles et prêtes à surgir au moment de la transaction, pour rendre actuel le passé, présent le lointain. A l'instar de l'anthropologie économique dont nous avons vu le rôle qu'elle pouvait jouer dans cette logique de l'intrication (ne jamais clore la liste, multiplier les embranchements et enchevêtrements), les sciences et les techniques dures peuvent être mobilisées pour fabriquer des traces, pour marquer des attachements, sans pour autant permettre la comptabilisation, la sommation des liens et des échanges. Elles rendent également possibles la coexistence et la disjonction de deux régimes. Ces dispositifs qui établissent l'extériorité des deux régimes, en organisant les différents investissements en formatage, tout en les rendant compatibles et raccordables, constituent la réponse pratique à la question théorique que nous posons. On y trouve à la fois le cadrage et la prolifération des associations. Mais le cadrage n'est plus conçu comme une réduction mutilante de la réalité, pas plus que le débordement n'est assimilé à un vestige du paradis perdu. Le cadrage permet l'action calculatrice et efficace; l'intrication rend présent le corps social.

Cette possible coordination des formatages et leur mise en compatibilité débouche sur une meilleure appréciation des deux régimes. La vertu du marché est ce qui le rend critiquable au

yeux des anti-utilitaristes: permettre des calculs, faciliter l'expression d'intérêts particuliers divergents, multiplier des transactions qui permettent aux parties d'être quittes. Il constitue de ce point de vue une machine d'une grande efficacité pour multiplier les valeurs d'usage, rendre compatibles des plans décentralisés et des mobilisations de ressources. Au contraire, la vertu du don est de tisser la trame du lien social en fabriquant des attachements, en redonnant vigueur et extension aux liens et associations. Les deux pris ensemble résolvent la question du collectif. L'échange marchand individualise, internalise, fabrique et sépare des agences calculatrices et intéressées, qui, une fois la transaction achevée, sont quittes de toute obligation; le don, à l'inverse, fait proliférer les attachements liant de manière indéfectible les existences les unes aux autres. Le froid et le chaud sont nécessaires à la machinerie sociale et c'est au politique qu'incombe le délicat réglage de cet étrange cycle de Carnot. Politique qui en aucun cas ne se confond avec les pouvoirs publics et le gouvernement puisque l'Etat est tout aussi superficiel et formaté que le marché.

Cette hypothèse permet de sortir de l'opposition calamiteuse entre "le marché" et "l'Etat". La politique n'a rien à voir avec une sphère qu'il faudrait ajouter à la sphère économique –ou qu'il faudrait au contraire faire disparaître afin de "libérer" les "forces du marché". Le politique surgit partout où des acteurs prennent la parole pour faire proliférer des associations: "On existe et votre existence se confond avec la nôtre. N'essayez pas de vous échapper, trop de liens nous attachent." Il y a bien une trace mais celle-ci ne saurait se distinguer en deux éléments, une inscription comptable d'une part et, d'autre part, quelque chose d'indéfini qui ne se compte pas. Le mouvement des camionneurs nous le rappelait encore hier: il y a mille façons de se rendre présents en dehors de l'échange d'équivalents et de rompre la scène des internalités afin d'accroître l'intrication et d'empêcher que l'on soit quitte. Les routiers en colère ne demandaient pas l'indemnisation, ils retraçaient sous nos yeux la trame du collectif que nous formons avec eux, exigeant ce que soit reconsidéré l'équilibre fragile et provisoire entre formatage marchand et formatage du désintéressement. De même Bernard Barataud, le président de l'AFM, lorsqu'il arbitre entre les pouvoirs publics, les financements liés au don collectif et les investissements privés pour décider du soutien aux recherches de base, au développement ou à la prise en charge de prothèses pour les malades, se lance-t-il dans ce travail politique fondamental: établir l'équilibre et les complémentarités entre les différents formatages. Travail qui suppose d'incessantes investigations pour sonder les reins et les cœurs des donateurs et leur faire exprimer ce qu'ils veulent et notamment pourquoi ils pensent que la générosité publique doit et peut se substituer à l'Etat ou aux investissements des puissantes firmes industrielles.

Si aucune science sociale ne peut prendre en charge les externalités, sauf à participer à terme à leur inscription et à leur internalisation, la vie politique elle le peut. Il n'y a pas une sphère économique qui tiendrait pieds et poings liés la sphère politique. Il y a un formatage superficiel des interactions, qui renvoie une masse indéfinie de liaisons au statut d'externalités. Celles-ci par conséquent constituent l'armée de réserve, toujours disponible, toujours affleurante, qui peut venir à tout moment compliquer, ou plutôt impliquer, nous dirions même "mouiller" l'économie. Saisies par la politique, les externalités ne reviennent pas comme des intérêts contre d'autres intérêts, mais comme des étrangers qui demandent à être proches, comme des conséquences inattendues qui exigent d'être attendues, présentées, acceptées, incluses. Permettre à certains acteurs, en multipliant les traces et les indices non capitalisables, de rendre incalculables les conséquences d'un capitalisme qui n'a de cesse de construire et d'étendre des centres de calcul, telle pourrait être la modeste contribution des sciences sociales au formatage du désintéressement mais à une condition: qu'elles prennent

congé de cette morale d'expert-comptable –le calcul des rapports de force auquel elles ne cessent d'ajouter leur indignation morale contre toute forme de calcul.